

La force de notre rêve à vivre se heurte à l'inquiétude de ceux qui restent et pensent que nous commettons une folie. L'engouement finit par prendre le dessus quand chacun réalise que, quoi qu'il arrive, nous partirons : les vélos sont achetés et la date du départ fixée!

« Et faites-vous au moins un peu de vélo au milieu de tous ces préparatifs ? » Aussi étonnant que cela puisse paraître, nous ne pédalons quasiment pas avant de partir. D'après divers témoignages de cyclo-voyageurs, l'entraînement se fait au début du voyage, à condition de s'élancer progressivement durant les trois premières semaines. Pour être tout à fait honnêtes, c'est seulement à la veille du départ que nous essayons pour la première fois nos vélos équipés et complètement chargés. Une véritable catastrophe! En effet, nous n'avons absolument aucune notion d'équilibrage des charges. Le guidon vibre comme un violon et nos montures sont impossibles à manœuvrer. Cela nous vaut une sacrée frayeur! Paniqués, nous sautons sur le téléphone pour appeler des amis expérimentés. Ils nous calment en nous donnant ce bon conseil : « Il suffit tout simplement de faire porter un maximum de poids sur la roue avant afin de la stabiliser ».

Pour nos préparatifs, nous avons la chance que de très bons amis se lancent dans le nomadisme vélocipédique en même temps que nous. Leur trajet les ramènera d'Oulan-Bator, capitale de la Mongolie, vers la France. Avec eux, nous passons des heures à discuter de nos bons plans, de nos hésitations ou de la dernière idée venant de germer. Nous avançons en parallèle dans nos décisions. Nos préoccupations vont du type de vélos que nous utiliserons à la matière dont seront faits nos précieux caissons, tout en nous interrogeant systématiquement sur la réelle utilité de chacun des objets que nous voulons emporter. On a beau partir un an, chaque gramme compte, alors il faut faire simple! De plus, nous voulons rester modestes dans ce qui fera notre confort et notre allure. Nous ne voulons en aucun cas avoir l'air de compétiteurs dernier cri, mais plutôt de routards « pratico-pratiques ». Cependant, malgré toutes nos précautions, nous sommes effrayés devant la pile de matériel qui s'accumule, à tel point que nous finissons par douter que tout tiendra dans les sacoches. Et pourtant, pourtant, tout y entre!

Nous sommes à la veille du départ, occupés à vider notre logement pour en rendre les clés dans les délais. Depuis quinze jours, nous vivons à un rythme effréné : quitter le boulot en bouclant les derniers dossiers, régler les dernières démarches administratives avant de passer le relais à ma mère, organiser la fête de départ, faire les derniers achats et surtout finir ce déménagement dont nous ne voyons plus le bout. C'est incroyable ce qu'on peut entasser dans un appartement de quatre pièces! Et dire qu'à partir de maintenant, nous allons vivre avec deux petits sacs de vêtements, que la cuisine tiendra dans une boîte, la salle de bain dans une trousse de toilette et que la bibliothèque se résumera à un livre et à notre journal de bord. La maison sera la tente où deux duvets serviront de lits. Rien que d'y songer, nous sommes enchantés...

Un fruit vole dans les bras de notre protecteur, qui nous l'offre sans plus de manière. Dès que notre couteau l'entame, elle craque sous la pression du jus sucré concentré à l'intérieur. À la déguster, il nous semble que nous n'avions jamais mangé un fruit aussi succulent que celui-ci.

Après le repas, Ahmed revient nous voir, cette fois les mains chargées de noisettes. Puis il demande à un autre pompier de nous apporter des pêches du verger voisin. Nous lui offrons du thé, ainsi que des cachets d'aspirine pour soigner son mal de tête. Le petit dictionnaire anglo-turc passe de mains en mains. Il repart, mais à peine avons-nous rangé la « table » du dîner qu'il revient avec une énorme lampe torche ainsi que deux melons : un pour la route et un pour manger illico ! Nous ne savons plus que dire pour le remercier.

Nous sommes fascinés de constater comme les Turcs ne sont jamais indifférents à autrui, comme il est habituel de partager constamment des moments de vie, même avec de parfaits inconnus. Plus que les petits cadeaux ou ce qu'ils représentent, c'est dans cette attention aux autres que se trouve l'incroyable générosité turque.

Les nombreuses heures passées dans la fraîcheur des parcs publics, en compagnie des hommes attablés pour le thé, nous montrent à quel point hommes et femmes vivent séparément dans cette société. Dans les familles traditionnelles, il semble que la vie des épouses soit cantonnée aux activités domestiques et cela nous peine. Nous croisons un certain nombre d'hommes dont le visage laisse transparaître un ennui que la cigarette et les causeries masculines au café ne réussissent pas à combler.

Il en est ainsi d'Orhan, jeune garçon de vingt-trois ans, rendu si malheureux par son célibat qu'il n'a même plus envie d'imaginer son avenir. C'est aussi le cas de cet agriculteur apathique, préoccupé par son activité de subsistance, qui constate son incapacité à nourrir sa famille. C'est encore ce malheureux ex-émigré qui, après avoir vécu trente-six ans en France, où il a travaillé comme plombier, se retrouve de retour au pays, riche, mais coupé totalement de sa fratrie. Il raconte, dans une interminable lamentation, sa vie d'expatrié dont la famille attendait les retours pécuniaires à chaque période de vacances au pays. Comme un engrenage, il fallait toujours plus. En contrepartie, il demandait de menus services, mais jamais rien n'était fait ! Un cousin a même osé vendre son chien pendant son absence, histoire de toucher quelques liras. Déçu de ce comportement, notre homme ne veut plus entendre parler de sa famille, avec qui il s'est fâché plusieurs fois. S'il a gagné un beau pécule en France, la perte de ses liens familiaux lui laisse un goût amer. Il se plaint d'avoir une maison trop grande pour lui et préférerait troquer son argent contre une meilleure santé et moins d'animosité. Quand à ses enfants restés en France, ils ont totalement rompu avec leurs origines et vivent à l'occidentale. Le peu de relations sociales qu'ils entretiennent finit d'emplir cet homme de désillusions.

Nous pensons expliquer ce « spleen » des hommes par le poids des traditions sociales. L'homme est pris au piège d'un jeu sociétal qui lui commande de porter l'honneur de la famille et d'assurer sa subsistance. La femme, malgré l'apparente réduction aux tâches ménagères s'en sort plutôt bien, assumant les responsabilités pratiques : l'éducation des enfants, la gestion du budget, les tâches administratives...

à toute l'assemblée, surprise par le débordement inhabituel de l'homme de foi. C'est un intense moment de partage, inoubliable ! Tout se termine par des applaudissements réciproques et, à la sortie de l'église, par des poignées de mains et d'interminables accolades.

En repartant sur la route cahoteuse, le père nous confie son immense estime pour ces gens, démunis de tout, qui gardent pourtant la foi et le sourire. Lui-même ne sait expliquer où ils puisent cette force de vie, mais il se sent bien au milieu d'eux.

Marqués par cet épisode bouleversant, nous acceptons avec enthousiasme la proposition des frères salésiens de nous faire rencontrer les membres de l'association Saint Vincent de Paul. Suite au travail engagé par Sœur Emmanuelle, l'association a développé un large programme d'aide aux plus pauvres et d'accueil des enfants des rues. L'ampleur de la tâche accomplie est éloquente. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : 615 enfants sans foyer ont été recueillis dans des centres où ils sont scolarisés et apprennent un métier. 8230 repas sont apportés chaque jour à des mamans en détresse pour leur permettre de nourrir convenablement leurs enfants. Trente mille malades reçoivent des soins gratuits dans une clinique d'urgence alors que les tarifs médicaux leur fermaient l'accès à la santé.

Nous sommes incrédules devant l'importance des besoins, alors que le directeur nous explique que ce n'est presque rien par rapport à la gravité réelle de la situation humanitaire qui ne fait qu'empirer depuis vingt ans. Les populations continuent à se déplacer en masse, l'accroissement rapide des naissances se poursuit, alors que l'inertie évidente des autorités n'est pas prête de s'arrêter. Cela nécessite encore et toujours plus d'énergie et de moyens pour venir en aide aux nécessiteux trop nombreux. L'association fait beaucoup mais le directeur se sent pourtant désemparé face à tous ces pauvres pour lesquels il y aurait encore tant à faire.

Nous nous rendons dans une des « fermes » d'accueil d'enfants des rues, à trente-cinq kilomètres de la capitale. Le lieu est spacieux et comporte une douzaine de petits bâtiments rectangulaires. Il n'a pas spécialement de charme, mais les jeunes y sont au grand air. C'est là toute l'ingéniosité du projet : proposer aux adolescents errants un cadre de vie, loin des difficultés de la ville, où ils peuvent se sentir libres. Leur liberté, ils l'acquièrent par le travail. Le contrat est simple : ils sont hébergés et nourris, à condition qu'ils s'engagent à aller en classe et à suivre une formation technique de leur choix. Nous visitons chaque atelier en constatant combien les apprentis sont passionnés : fabrication de briques, maçonnerie, ferronnerie, menuiserie. Nous avons forcément un petit faible pour l'atelier de réparation de bicyclettes et la mini-ferme.

Le dernier atelier, consacré à la couture et la broderie, est une vraie ruche. Cette formation n'est pas proposée aux garçons du centre, mais aux femmes du village pour qu'elles aussi puissent dégager un petit revenu.

Pendant leur temps libre, les enfants jouent au foot ou se reposent dans un parc joliment fleuri. Ce qui nous impressionne, ce sont les petites boîtes au fond des dortoirs : de la taille d'un gros carton à chaussure, empilées les unes sur les autres, chacune contient le seul espace privé d'une vie de petit garçon. Avec nos énormes sacoches,

Qu'est ce que cela peut bien être? Un filtre pour l'eau potable? Un vaccin contre le Sida? Nous émettons diverses hypothèses.

Reprise des programmes... Il s'agit d'un téléphone portable capable de commander toute la hi-fi de la maison depuis son canapé... Pauvre monde!

Dans la tente, après une baignade bienfaitrice pour notre tension, nous discutons longuement de ce tourisme étrange où les riches vont dans des endroits idylliques, restant coupés de la vie locale, suscitant par cette grossière attitude convoitise et incompréhension des autochtones. Bien abrité par les palissades du camping, on boit, on fume, on s'amuse, sans se soucier de l'argent dépensé. Juste de l'autre côté, les gens du pays n'ont pas vraiment de quoi se nourrir depuis deux mois, ils raccommo- dent l'unique tee-shirt maint et maintes fois.

Cette injustice est insupportable. Nous commençons à nous interroger sur notre retour. Trop entiers, nous craignons de devenir moralisateurs et rabat-joie dans une société baignée de superficialité. Comment réagirons-nous face à ceux qui utilisent deux litres d'eau potable pour rincer leur tasse de café? Comment, lors d'un dîner gargantuesque, ne pas songer aux bidonvilles de Khartoum? Saurons-nous profiter des fêtes de Noël malgré l'insolente abondance de cadeaux? C'est pourtant dans ce monde privilégié que nous sommes nés... et que nous allons retourner.

Notre venue à Nkata Bay a un autre but que les plages de sable fin: rendre visite à des prisonniers bénéficiant du soutien de l'association *Penal Reform International*. Dès notre arrivée, le directeur de l'établissement pénitentiaire nous propose de le suivre vers des champs situés à l'extérieur des grilles. Là, il nous présente un homme penché sur sa houe. Tout bien réfléchi, c'est la première fois que nous voyons un prisonnier. Mais celui-ci a quelque chose de bien spécial: dans sa tenue carcérale blanche, il se promène librement au milieu des carrés de riz. Plus de gardien pour le surveiller, oublié pour quelque temps l'environnement austère des quatre murs qui l'emprisonnent. Et oui! Nous faisons connaissance avec un condamné purgeant sa peine et déambulant à sa guise. Est-il vraiment prisonnier, s'il est libre? Des hommes ont eu l'audace de croire que l'on peut, en leur proposant un travail formateur et utile, donner une chance à certains détenus. Pour préparer leur réhabilitation, une vingtaine de détenus volontaires s'attellent ainsi chaque jour à cultiver les champs de la prison. Là où s'étendait autrefois une large friche, la terre donne du riz, du maïs, de la canne à sucre et a permis des plantations de bananiers et d'orangers, des alignements de carottes, de patates douces, de choux.

Ces prisonniers acquièrent progressivement une capacité professionnelle en agriculture tout en procurant une alimentation variée à l'ensemble des détenus. Dans un pays où la famine sévit régulièrement, la nourriture apportée par l'État aux prisonniers se compose encore plus qu'ailleurs de trop maigres et répétitives rations de maïs. Dans ce pays, les conditions d'incarcération sont totalement inhumaines. Au début il a été difficile de convaincre ne serait-ce que quelques-uns des prisonniers... Maintenant, pour rien au monde ils ne lâcheraient cette semi-liberté et ces repas plus copieux. Ce qui est peut-être encore plus étonnant, c'est que les anciens détenus reviennent